

ler, qui écoutaient avec une joie inquiète les exclamations encourageantes du vieux Pablo.

Donat avait déjà fait connaissance avec les muletiers. Il baragouinait toutes sortes de langues et faisait des grimaces impossibles. La certitude que Victor guérirait le transportait d'une joie si grande qu'il ne faisait que danser et chanter, si bien que les muletiers furent persuadés qu'il avait le cerveau fêlé.

Le malade, resta pendant près de trois heures dans le même état..... Après lui avoir mis la main sur le cœur, le Mexicain se leva et dit avec joie :

—*Gracias a Dios ! Il est sauvé ! J'ai gagné les cent piastres !*

Comme on le regardait d'un air étonné et curieux, il ajouta :

—L'effet des médicaments est produit. Puisqu'il a pu y résister, il guérira. Certes il restera encore faible, mais ce ne sera rien. Dans quelques jours, il sera tout à fait rétabli. Attendez encore un quart d'heure, la chaleur va cesser, il s'éveillera.....Qu'on apprête un peu de farine bouillie dans de l'eau !

En effet, la rougeur du visage du malade diminua peu à peu, et la sueur sécha sur son front. Il ouvrit les yeux, regarda avec étonnement autour de lui, et murmura :

—A manger ! à manger ! Ah ! la faim me déchire !

Un cri triomphant répondit à ses paroles. Jean Creps leva les bras au ciel et bénit Dieu à haute voix. Donat se frappa la poitrine et se tira violemment par les cheveux, en s'écriant :

—Tenez-moi, liez-moi, je suis fou ! Ah ! cher petit Mexicain, laisse-moi t'embrasser ; je donnerais mon sang pour toi !

Et il pressa le vieux Pablo dans ses bras, le serra si violemment contre son cœur, que celui-ci cria au secours, croyant que cet écervelé voulait l'étouffer.

On rapporta le plat avec la farine bouillie dans de l'eau, et on en donna quelques cuillerées au malade. Quoiqu'il priât pour en avoir davantage, le Mexicain fit éloigner le plat et lui promit qu'après une heure d'attente, il pourrait encore prendre de la soupe et un petit morceau de viande.

Pendant que Victor embrassait ses amis et ses sauveurs, et leur disait avec une grande joie, qu'en effet, à l'exception de la fatigue, il ne se sentait plus ni douleur, ni malade, d'autres hommes étaient occupés à arranger une espèce de siège ou de lit sur le mulet le plus doux.

On fit lever le malade, on l'habilla triplement et on le mit sur le mulet. Il riait, il était heureux, le desert le laissait échapper, il reverrait sa mère et son amie.

Creps et Kwik marchaient de cha-

que côté de Victor et l'encourageaient en causant avec lui des choses regrettées et de la chère patrie.

Avant la tombée de la nuit, Victor avait déjà mangé deux fois. Il n'était plus malade, et il dormit d'un sommeil réparateur.

Quelques jours après, ils atteignirent la petite ville de Sacramento, sur le fleuve de ce nom. John Miller fit loger ses amis dans le meilleur hôtel, et les combla de marques d'affection, sans permettre qu'ils dépensassent un seul dollar. Il chargea les muletiers, qui retournaient aux placers de la rivière de la Plume, d'une lettre pour son père, afin de lui annoncer dans quelles circonstances il avait retrouvé les chercheurs d'or flamands, ses sauveurs, et lui faire savoir qu'il resterait pendant quelques jours à Sacramento, pour veiller sur eux.

Aussitôt que Victor se sentit assez fort pour entreprendre un nouveau voyage, il pressa avec une impatience fébrile leur départ pour San-Francisco. Creps et Donat n'aspiraient pas moins après le moment où ils pourraient dire adieu à la terre de Californie et se mettre gaiement en route vers leur patrie.

John Miller les conduisit sur le petit bateau à vapeur qui faisait alors deux fois par semaine le voyage entre les deux capitales de la Californie du Nord.

Lorsqu'ils arrivèrent à San-Francisco, ils se rendirent directement au port, pour s'informer s'il n'y avait aucun navire en partance pour l'Europe. Ils rencontrèrent un capitaine anglais qui devait partir dans huit jours pour Londres, et qui consentit à les prendre à son bord à un prix raisonnable.

John Miller voulut payer le prix de la traversée et assura que son père serait très-fâché s'il ne donnait pas cette faible marque de reconnaissance à ceux qui lui avaient conservé son fils unique.

Creps et Roozeman refusèrent ce dernier bienfait, parce que les trois livres d'or que Kwik portaient sur la poitrine étaient plus que suffisantes.

Sur les vives instances de leur généreux protecteur, ils consentirent enfin, à la condition que Kwik regarderait l'or comme sa propriété exclusive. Ce qu'ils en dépenseraient à Londres pour s'habiller convenablement ne serait qu'un prêt et serait rendu à leur camarade après leur arrivée en Belgique. Malgré la longue résistance de Donat, il le forcèrent d'accepter ces conditions.

Quand l'affaire fut définitivement conclue, Kwik se réjouit secrètement d'un arrangement qui le mettait en possession de plus de trois mille francs, sans que ses amis y eussent perdu personnellement quelques choses. Le garde-champêtre de Natten-Haesdonck serait probablement moins dur à la vue d'une pareille somme...

et peut-être !... peut-être lui accorderait-il la main de son Anneken ! Mais alors une terrible pensée le fit frémir. Si le garde-champêtre avait, par colère contre lui, marié sa fille à un autre ? Le pauvre Kwik se trouverait donc, dans sa patrie, condamné sans appel à un éternel chagrin !

Pendant les huit jours qu'ils passèrent encore à San-Francisco, Victor s'occupa de faire un court et fidèle récit de leurs aventures en Californie. Il y ajouta une lettre pour sa mère, et lui dit que lui et ses amis s'arrêteraient pendant deux ou trois jours à Londres, afin de se pourvoir de nouveau linge et de nouveaux habillements, et qu'ils annonceraient l'heure précise de leur arrivée dans la ville natale.

Jean Creps écrivit une lettre à son père ; Donat griffonna quelques mots pour le garde-champêtre et pour Anneken. Toutes ces missives furent confiées à la poste américaine, qui allait en Europe en passant par l'isthme de Panama et par New-York.

Le jour désigné, lorsque le navire leva l'ancre et que les voiles s'enflèrent sous l'impulsion d'un vent favorable, ils embrassèrent encore une fois leur généreux ami John Miller, et versèrent des larmes de gratitude sur son cœur. Leurs adieux retentirent longtemps sur les flots quand ils virent leur sauveur s'éloigner dans une barque.

Le navire, favorisé par la marée et par le vent, traversa avec rapidité la porte d'or, et les amis flamands jetèrent des cris de triomphe sur l'Océan, dont les eaux baignaient aussi les côtes de leur chère patrie.

XII

LE RETOUR.

La bateau à vapeur *le Soho*, faisant le service entre Londres et Anvers, remontait l'Escaut comme d'habitude. Le puissant navire fendait les vagues roulantes et semblait glisser sur le fleuve comme un char de triomphe tiré par cent chevaux invincibles. Sur le pont se tenaient beaucoup de passagers, le regard tendu vers la ville, dont les quais et les bâtiments commençaient à se déployer à leurs yeux. Leur attention fut plus d'une fois distraite par la conduite extraordinaire de trois jeunes gens qui se tenaient près de la proue. Ils arrivaient probablement d'un long voyage et devaient avoir traversé le Grand Océan ; car leurs visages étaient brunis par le soleil. Un d'eux agitait ses bras en l'air, dansait, criait et chantait ; les deux autres étaient moins surexcités ; mais leur physionomie rayonnait d'enthousiasme, et dans leurs yeux brillait des larmes de joie et de bonheur.

Celui qui s'était fait remarquer par ses gestes passionnés s'écria tout à coup :